

ROBERTO J. PAYRO  
**LA MER D'EAU DOUCE**

**XV**  
**TERRE ENCHANTEE**

Sans perturber la manoeuvre, tous les membres d'équipage s'entassaient sur le pont des navires aux endroits d'où l'on pouvait le mieux voir l'entrée dans la baie (**N.d.T.** : de Guanabara, de río de Genero ou río de Janeiro). Ils n'étaient pas des artistes, c'est à peine si leur culte instinctif de la nature était embryonnaire, mais ils abordaient pour la première fois des lieux inconnus et cet extraordinaire paysage s'emparait de leur âme, mystérieusement, comme une nouvelle sensation indéfinissable. La mer y ressemblait à un lac entouré de montagnes, çà et là, couvertes de végétation ; l'air chaud poussait doucement les navires et l'entrée fut tellement facile et sans complications qu'il ne fallut même pas utiliser les lignes de sonde. On voyait là un haut rocher granitique, pelé, semblable dans sa forme à un casque germanique démesuré ou à un immense pain de sucre, qui se dressait à bâbord, et un autre sommet, aigu et élevé, dont la pointe tordue menaçait de tomber sur l'obscur végétation à ses pieds, tous ces monts étant verts jusqu'à une même altitude, en pierre

brune à partir de cette ligne presque horizontale, spectacle qui captiva un moment les âmes. Mais, aussitôt après, leurs yeux parcoururent avidement le vaste panorama environnant : les hautes rives tapissées de verdure variée et vibrante, peuplées d'arbres magnifiques des plus diverses essences, arrosées par des courants d'eaux vives, ornées de fleurs aux couleurs criardes ; les îlots, soit constitués de roche brune et stérile, soit couverts d'herbe, de plantes et de fleurs, qui émergeaient du lac diaphane comme de grands cétacés endormis ou comme des massifs de roseaux d'un merveilleux jardin flottant ; et, surplombait toute cette splendeur, le ciel en mouvement continu, changeant perpétuellement, tantôt pur et bleu, tantôt envahi par des nuages lourds ou vaporeux qui, jouant avec le soleil, dotaient le paysage d'une vie palpitante et surnaturelle. Les caravelles fendaient les eaux avec un léger bruit de feuillage agité et, outre le ruban ondulant du sillage, il passait à la surface de la baie des frémissements fugaces, des sourires de la mer ; et les courbes ouvertes de la côte, avec leur mince liseré d'écume, emmurées par des buttes et des collines ceintes par la forêt, se découvrant ou s'emmitouflant dans les vapeurs flottant dans l'atmosphère saturée d'humidité, s'évanouissaient de part et d'autre, et là-bas en face, comme si elles étaient sur le point de se dissoudre dans l'air.

La chaleur était étouffante et ne parvenaient à l'atténuer ni la brise de mer ni les grains continuels qui criblaient l'eau, l'obscurcissant, et qui redoublaient sur la voilure et sur le pont sonore des navires. Ces derniers surgirent bien avant d'atteindre le fond de la baie, située à quelque neuf lieues de son entrée. Une partie de l'équipage, empruntant les canots, débarqua au point le plus proche,



avec l'autorisation du capitaine général ainsi que d'Alarcón et de Marquina, car, puisqu'il n'y avait pas d'*Indiens* en vue, il ne fallait pas craindre qu'ils commettent des écarts ou mènent des négociations, interdites par le contrat.



Une multitude d'oiseaux et de bestioles, abrités sur les branches et parmi le feuillage, qui les protégeait du soleil, prit peureusement son envol ou la fuite, tandis que quelques vipères et autres serpents zigzaguaient sur l'herbe sèche, à la recherche d'un nouveau refuge. En apercevant les reptiles, les uns de taille démesurée et brunâtres, les autres aux couleurs vives et aussi minces qu'une baguette, les marins s'arrêtèrent à l'orée de la forêt, craignant une piqûre mortelle et, seule, une poignée d'entre eux poursuivirent leur chemin, avec beaucoup de précautions, faisant attention où ils mettaient les pieds. Du gibier curieux s'approchait pour les épier entre les branches et, aussitôt, s'enfuyait, plus par étonnement que par peur ; l'un ou l'autre macaque barbu, qui se balançait à la cime des arbres, sifflait comme le vent, signal d'alarme, imitant leur curiosité et leur timidité ; et les aras blancs, au panache comme le cimier d'un roi, les perroquets bigarrés et jasant, les toucans au formidable bec incurvé et beaucoup plus grand que leur propre tête, fuyaient à leur approche, d'un vol bruyant et pesant.

- *Il y a ici des chrétiens* – pensa plus d'un, en entendant un martelage métallique, suivi par un âpre grincement de lime mordant le métal.

C'était l'araponga barbu (**N.d.T.**). Et mille autres oiseaux inconnus, brillants et effarouchés, s'approchaient et s'éloignaient, voltigeant, dans une rumeur incessante de chants, de battements

d'ailes, de froissements de feuillage, qu'accompagnait le bourdonnement lancinant de milliers d'insectes. La forêt entière vivait et palpitait.

- *Regarde, regarde le drôle d'oiseau !* – s'exclama soudain le mousse, en extase.
- *Que viens-tu avec ton « drôle d'oiseau » ! C'est un bourdon et rien d'autre* – répliqua Fuentes, qui marchait de concert avec Paquillo.



- *Comment cela ? Ne vois-tu pas ses petites plumes ? Où as-tu les yeux ? Laisse-lui le temps de se poser sur cette fleur qui semble l'effrayer et tu verras ... Il a plus de couleurs qu'une guirlande en verre !*
- *Tu vois bien qu'il ne se pose pas et reste en*

*l'air, comme un frelon et, davantage qu'un oiseau, on dirait un petit nuage ou une boule d'aigrettes d'un pissenlit.*

- *Mais, et ses couleurs ? Es-tu aveugle ? ... Je n'ai jamais rien vu de pareil. (N.d.T. : il s'agit vraisemblablement d'un oiseau-mouche ou d'un colibri)*



Ils furent également entourés de bandes de papillons de toutes les tailles et de toutes les nuances. Mais l'admiration de Paquillo frisa l'extase lorsque, à la tombée de la nuit, pendant qu'il entendait l'interminable concert des grillons et des grenouilles musicales, il commença à voir, traçant dans l'air des courbes capricieuses ou le traversant comme une flèche, des essaims d'étincelles, de braises, de petites flammes verdâtres, des yeux de lumière d'êtres fantastiques qui volaient en le regardant, peut-être de façon amicale, peut-être de façon menaçante ...

- *Sur la mer, il y avait du feu ardent et qui ne brûle pas ; ici, il y a des feux qui volent dans les airs ... ! Que Dieu nous tienne dans sa main !* – se dit Paquillo, en se signant.

Solís n'avait pas débarqué. Marquina et Alarcón – qui respiraient pour la première fois depuis le départ des Canaries –, Francisco de Torres, les autres pilotes, le quartier-maître Diego García et fray Buenaventura – qui assistait habituellement aux conseils –, se trouvaient avec le capitaine général, réunis sur le château de poupe, sous la dunette, profitant du repos, de la fraîcheur relative et de l'agréable conversation.

- *Nous ne devons pas nous plaindre, plutôt rendre grâce à Dieu – disait Solís – car nous avons bénéficié d'une traversée idéale, si rapide et telle que je n'osais pas en rêver.*
- *Et le temps reste au beau fixe !* – s'exclama le

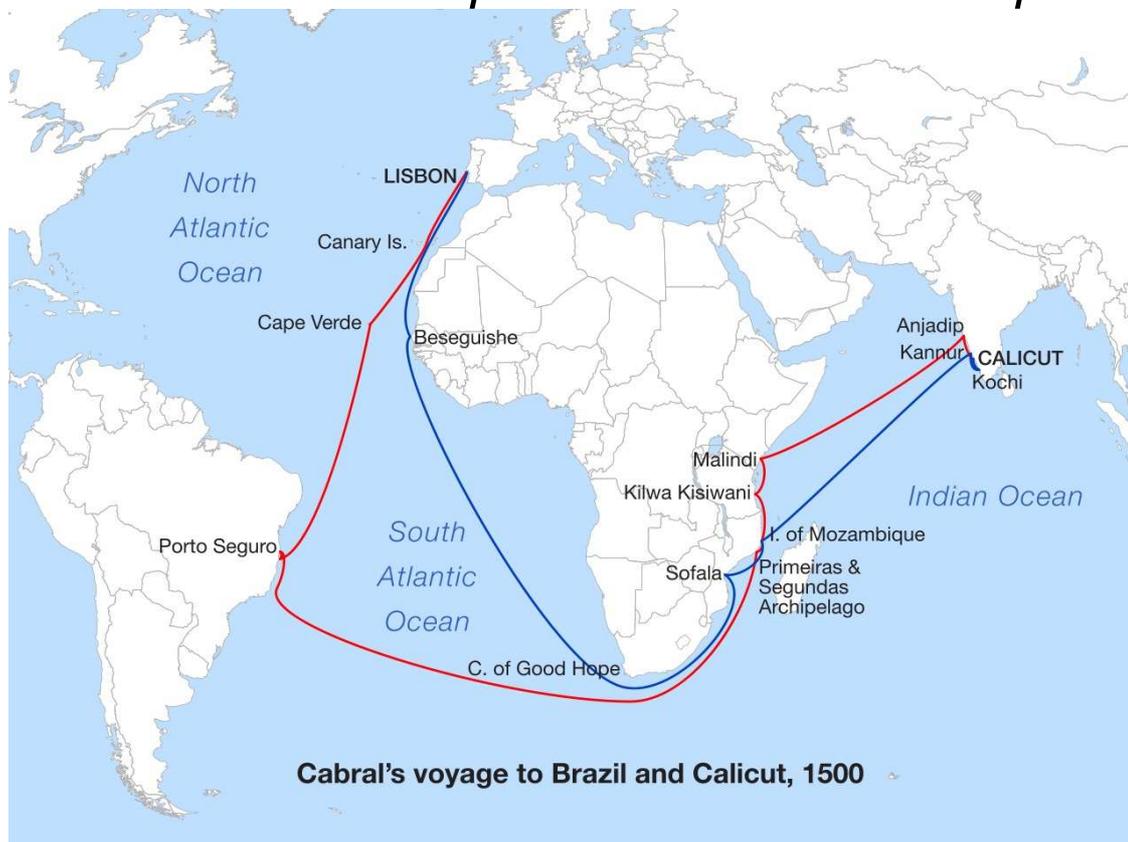
quartier-maître.

- *Tellement beau que nous devrions le mettre à profit pour aller de l'avant – fit observer Torres – C'est avec un temps pareil que l'on arrive au bout du monde.*
- *Nous ne nous endormirons pas, mon frère – répliqua Solís –. Dès que les citernes seront remplies et que nous nous serons approvisionnés, nous repartirons. L'eau des récipients commence à avoir une mauvaise saveur et, pour la santé de l'équipage, on doit avoir quelque chose de plus frais que la viande salée et le thon séché, que le fromage et les biscuits, que les fèves et les pois chiches secs.*
- *C'était une proposition – précisa Torres.*
- *Grâce à la bonté divine, notre santé ne peut pas être meilleure, même pour vos seigneuries, le mal de mer mis à part, mais il est passager – dit fray Buenaventura d'un air qui ne semblait pas ironique, tout en penchant vers Alarcón et Marquina sa tête à nouveau couverte d'une épaisse chevelure, rude et grisonnante –. Mais, dites-moi, monseigneur le capitaine général, si je ne suis pas indiscret : pourquoi ne nous sommes-nous pas empressés de débarquer, comme nos gens? Votre excellence ne s'intéresse-t-elle pas à ces parages ? ...*
- *Je pourrais vous répondre, mon père, que je les connais ... – déclara Solís –. Mais je dirai*

*seulement que mon seul but est de me ravitailler en eau, comme je l'ai déjà signalé ... Je ne peux pas toucher à ces terres (N.d.T. : Traité de Tordesillas) et il y a ici le chargé en factorerie Marquina et le répartiteur Alarcón pour me l'interdire. Nous ne sommes pas non plus les premiers à venir ici car, il y a près de dix-sept ans (N.d.T. : 1499), Juan de la Cosa (N.d.T. : TORIBIO MEDINA, pp. LII + LVIII + LXVI + LXXVI + LXXXIII- LXXXV + XCVIII + CIX + CXI + CXIII + CXCIX + CCXVI + 213) et Alonso de Ojeda (N.d.T.) ont navigué à partir de ce point jusqu'à un autre que l'on appelle Bahía, reconnaissant sur le chemin un grand fleuve, dit « el dulce », et remontant ensuite le long de la côte jusqu'au golfe de Paría (N.d.T. : entre Trinidad et le Venezuela). Diego de Lepe (N.d.T. : TORIBIO MEDINA, pp. LXXIV-LXXV + LXXXIX + CCIX-CCXIII + 100) a, lui aussi, vers la même époque, touché au cabo de San Agustín (N.d.T.) et l'a baptisé « Rostro Hermoso », sans que personne n'eût encore rivalisé avec lui. Mais en l'an 1500, les choses se sont embrouillées avec les Portugais et, depuis, tout va à vau-l'eau ...*

- *On ferait bien d'en finir une fois pour toutes avec ces histoires et cela nous serait facile, par le Christ, s'il n'y avait ce maudit lien de parenté – dit Torres.*

- *Tu m'en diras tant – continua Solís – parce que déjà Vicente Yáñez Pinzón, à l'embouchure de l'Amazone, a pris possession de ces terres au nom des Rois Catholiques ... (N.d.T. : TORIBIO MEDINA, pp. XLIV + LXXIII + XCI)*
- *Et pourquoi ne s'y maintiennent-ils pas, morbleu ? – s'exclama Diego García.*
- *Allez savoir ... Des raisons d'Etat, de famille ... Bref, à la même époque, Pedro Alvarez Cabral (N.d.T. : TORIBIO MEDINA, pp. XC-XCIII), envoyé avec des instructions secrètes par le roi don Manuel, aborda à Porto Seguro. Après avoir dit et répété qu'il ne l'avait pas fait volontairement mais que les vents et les courants l'avaient poussé où il ne voulait pas.*



- *Par Saint Diego, quel faux-jeton et quel menteur !*
- *C'est ainsi. L'histoire de l'escale forcée était, de notoriété publique, fausse, comme on n'a pas tardé à le découvrir, et Cabral n'a fait que se conformer scrupuleusement à ses instructions. Le fait est qu'il a pris possession au nom du Portugal de ce Porto Seguro, que, d'après ce qu'il a dit, il avait cru être une île et qu'il a appelé Vera Cruz.*
- *Et ce Cabral est de ceux qui font route en se fiant à l'estrulogie ! – s'exclama le quartier-maître, répétant son refrain en ne dissimulant pas son dédain, sans réfléchir au fait que Solís et Torres, au moins, étaient des pilotes d'envergure.*



Solís se mit à rire, sans tenir compte du reproche voilé, car il estimait en García le marin-né, chez qui l'instinct suppléait à la science depuis qu'il était au berceau.

- *Le roi don Manuel et Cabral lui-même – poursuivit-il – ont feint d'accorder très peu d'importance à la découverte et à la prise de possession, mais toujours est-il que, l'année suivante – et cela achève de prouver la duplicité –, Juan Coelho (N.d.T. : **Gonzalo** ; juin 1503 ; TORIBIO MEDINA, p. XCVI) et Diego Ribeiro (N.d.T. : TORIBIO MEDINA, pp. CXXXIX + CLIX + CCLXV) revinrent pour le compte du roi du Portugal afin de reconnaître plus à l'aise ces côtes, les parcourant depuis le cabo de San Roque jusqu'au Marañón. De notre côté, nous n'avons pas non plus abandonné la partie et sommes venus ici, l'un après l'autre, Vicente Yáñez et moi, Rodrigo de Bastidas (Nota : TORIBIO MEDINA, pp. LII + LXXVII + XC + CXV + CXLVIII + 101 + 103), Antonio de Ojeda ...*
- *Et Amerigo Vespucci ? – demanda fray Buenaventura – Il me semble avoir lu ...*



- *Oui, il figure dans les papiers ... mais ... – répondit avec réticence Solís – Peut-être est-il venu lorsqu’il était au service du Portugal, avec la flotte d’Andrés Gonçalves, qui est allée du cabo de San Roque à la Cananea et ensuite a poursuivi, au large, sa route vers le Sud ... Ces reconnaissances se sont faites et continuent à se faire tellement en secret, de part et d’autre, que souvent on ne sait qui ou quoi croire ... Il a pu également venir*

*avec ce Gonzalo Coelho, qui, dans le coin, a construit un fort que, à ce qu'il dit, il a ensuite abandonné et que les indigènes ont rasé. Ce que nous ne tarderons pas à constater, même si cela nous importe bien peu.*

- *Ce Vespucci, que Dieu lui ait pardonné ... – dit García – (je ne lui veux pas de mal parce que, le chien étant mort, morte est la rage), ce Vespucci, dis-je, était tel, ou je me trompe, qu'il en a enjôlé plus d'un avec ses histoires de grandeur, en salissant des mains avec des papiers de marque ... On traite les Andalous de fanfarrons mais, par Saint Diego, s'il faut en juger à cet Amerigo, ceux de Florence n'ont rien à envier à ceux d'Andalousie ... Il vivait de vent et je le lui pardonne parce que, à moi, il ne m'a rien pris, car je ne vis pas de cela ; mais ce que l'on ne peut pas lui pardonner, c'est que, moyennant des astuces et des subterfuges, il soit parvenu à donner son nom à ce qui revenait de droit au vieil Amiral Colomb. (N.d.T. : TORIBIO MEDINA, pp. 101-106)*

Et le quartier-maître indigné aurait poursuivi dans cette voie si fray Buenaventura n'avait réorienté la conversation en demandant à Solís :

- *Pourquoi dites-vous que nous devons accorder peu d'importance à ces terres ?*
- *Eh bien parce que, je le répète, nous ne*

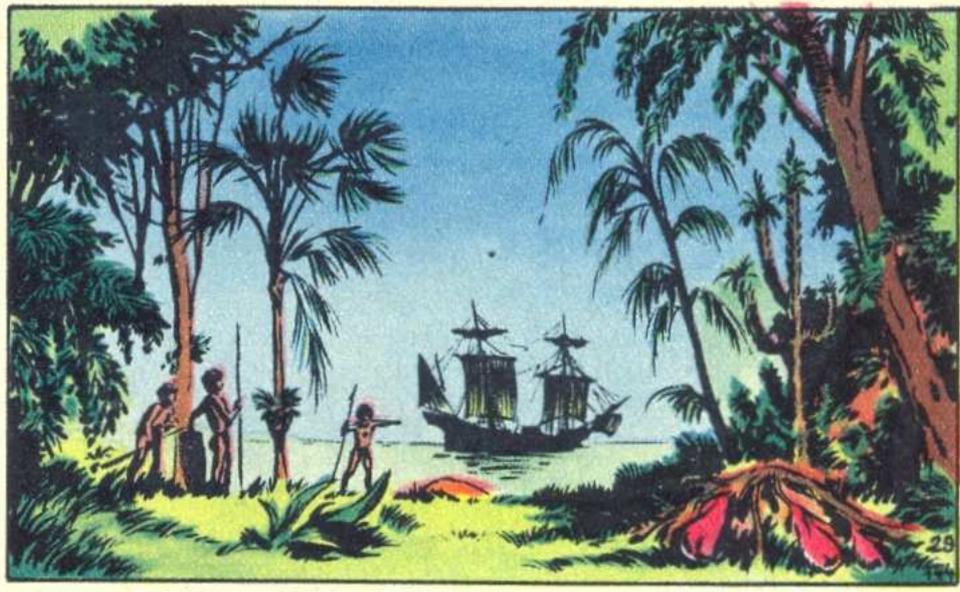
*devons pas y toucher mais aller plus loin, où je sais, et mon père vous ne tarderez pas à voir avec émerveillement ...*

- *Si ce sont les Moluques, comme on nous a dit...*
- *Chaque chose en son temps, car il ne faudra pas être trop patient ... Donc, comme j'allais le dire, peu avant, un marin français (Paulmier de Gonneville) **aurait**, lui aussi, navigué dans ces eaux et touché à ces terres (N.d.T. : 6 janvier 1504)... ainsi que, secrètement, peut-être quelques autres Portugais ...*
- *Et vous-même en 1512 ...*
- *Tataratata, mon père ! Il vaut mieux ne pas l'évoquer ... (N.d.T. : expédition annulée)*
- *Quand nous arriverons à bon port, on verra où nous arriverons ... – conclut Diego García de Moguer en faisant un clin d'oeil.*

Tout le monde avait regagné le bord à la tombée de la nuit. L'enseigne Ramírez, grand chasseur, revint avec deux pièces de gros gibier et d'autres rapportèrent aux navires plusieurs pièces de petit gibier, qui relevèrent fort agréablement le repas de ce soir-là. Ils avaient également vu, mais sans les abattre, les uns des sortes d'énormes cochons ou d'éléphants nains, les autres une sorte de lièvres, des bêtes que par la suite on identifia, respectivement, sous les noms de tapirs et d'agoutis.

Les marins avaient commencé à vider les

citernes afin d'assurer le ravitaillement en eau le lendemain. Et, dans la tranquillité de la baie, tous ceux qui n'étaient pas de garde, sans excepter Marquina et Alarcón, dormirent cette nuit-là à poings fermés. Mais, lors du quart de la deuxième veille, avant la relève, ceux qui étaient de faction remarquèrent que, apparemment, des gens étaient accourus sur la côte. Et, aux premières lueurs de



l'aube, on vit en effet que quelques hommes, des *Indiens* indubitablement, faisaient signes depuis la plage la plus proche. A peine le jour se leva-t-il que l'on constatait effectivement qu'il s'agissait d'indigènes tendant les bras comme pour offrir ce qu'ils apportaient, en gage d'amitié et de bienvenue. Averti, Solís sauta à bas de son lit et quitta sa cabine. Il observa le petit groupe d'Indiens et, appelant le répartiteur et le chargé de factorerie, les invita à aller faire du troc avec les indigènes afin d'obtenir ce qu'il fallait pour les navires, en l'occurrence de la viande, des

céréales, des fruits et tout ce qu'ils pourraient fournir. Ils débarquèrent confiants, parce que Solís n'épouvait habituellement pas le besoin de prendre à terre les précautions d'usage, erreur que souligna dans son *Historia* son grand ami Fernández de Oviedo y Valdés (N.d.T.) en l'appelant « *remarquable marin mais mauvais capitaine* », erreur qui, peu après, devait lui coûter si cher. Ils étaient accompagnés d'Enrique Montes, qui allait faire ses premières armes en tant qu'interprète, et emportaient pour les Indiens, à titre d'échange pour leurs victuailles, des bonnets colorés, de la verroterie tout aussi colorée, des rondelles en laiton, des grelots et autres babioles. Paquillo avait trouvé le moyen de se joindre à la délégation et disait au gabier-interprète :

- *Tu me montreras comment tu leur parles car je veux, moi aussi, apprendre à le faire.*
- *Si ce n'est pas toi qui me l'enseignes ... – pensa Montes. – Quant à moi, Dieu permette que je m'en tire bien !*

Dès qu'ils débarquèrent, Montes tenta de communiquer avec les Indiens, recourant à des gestes s'inspirant des leurs et leur montrant une partie des verroteries et colifichets qu'il apportait ; Solís et les autres procédaient plus ou moins de la même manière et, sans être des spécialistes, se firent comprendre autant que le polyglotte Montes. Les babioles furent plus éloquents et efficaces. Ces hommes et ces femmes, à la peau cuivrée, de

taille moyenne, agiles et ne tenant pas en place, étaient presque entièrement nus, ne portant qu'un pagne, faisant plus office de décoration que de vêtement. Quelques dignitaires arboraient à la ceinture, comme un habit de grand gala, un court cache-sexe ressemblant à une jupe en éponge, tressé avec des plumes aux couleurs très brillantes. D'étranges peintures et tatouages dissimulaient également la nudité de leur corps glabre. Ils portaient leur chevelure laineuse coupée presque à ras et se défiguraient le visage – qui, autrement, aurait pu être qualifié d'agréable – avec des cylindres en pierre, en os ou en bois, dont ils perforaient leurs lèvres. A ce que l'on vit plus tard – en recherchant vainement ce qui pouvait subsister du fort de Gonzalo Coelho –, ils vivaient non loin de là, dans de vastes huttes faites de bois et de feuilles, et ils dormaient dans des filets en coton, pendant dans leur abri. Quelques-uns arrivèrent par la voie des eaux, à bord de grands canoës fabriqués en évidant un tronc d'arbre par le feu, et mus par des rames ressemblant à ce que le boulanger utilise pour enfourner le pain. Pour montrer leur joie et souhaiter amicalement la bienvenue, ils dansaient et gigotaient en poussant d'étranges cris ; ils se mêlaient aux Espagnols, en ne manifestant pas la moindre crainte mais une telle curiosité que ces derniers se fâchaient et il était difficile de les contenir sans violence, obéissant aux ordres sévères du capitaine général

stipulant qu'on ne leur fît pas le moindre mal, sauf cas extrême et si on ne pouvait pas procéder autrement.

Le groupe des sauvages grossissait peu à peu car les moins audacieux, cachés parmi les arbres, s'enhardissaient peu à peu et finissaient par s'approcher également. Quelques femmes venaient avec leurs nourrissons sur le dos. Tout cela ne tarda pas à devenir une sorte de fête foraine, brouhaha mêlé de sauts et de cabrioles, simulacres de combat et d'amour, danses folles qui inondaient de transpiration les visages peinturlurés et les torses bronzés ...



Quelques Indiens, comprenant ce que les Espagnols voulaient, commençaient à leur apporter de quoi manger et ils leur adressaient des signes, indubitablement significatifs, que, plus tard ou un autre jour, ils allaient mieux les satisfaire.

Attendant, à l'encontre de son désir et sur ordre du capitaine général, qui ne prenait des précautions que pour lui, fray Buena Ventura n'avait pas débarqué ; mais Solís, désormais convaincu de la mansuétude des indigènes, lui fit signe qu'il

pouvait se rendre à terre.

- *Que craint votre excellence pour moi? – avait demandé le prêtre – Si c'est le martyre, je suis venu subir le martyre, quand l'ordonnera Notre Seigneur, et non pour faire de la figuration car, question sécurité, j'aurais pu rester confortablement dans mon couvent.*
- *Se résigner au martyre est une chose et le rechercher inutilement en est une autre – répliqua Solís.*

Lorsqu'ils le virent débarquer du canot, la bure tombant jusqu'aux chevilles, les sauvages abandonnèrent en quelque sorte les autres, et ils l'entourèrent, l'examinant sous toutes les coutures : par devant, par derrière et à partir du crâne – à moitié recouvert déjà, comme un marron, de cheveux hérissés comme des piquants, – jusqu'aux sandales. Les plus audacieux le touchaient et le palpaient afin de vérifier s'il était de chair et d'os ou si, sous la bure, se dissimulait un corps comme celui des autres hommes.

- *Je me trouve ici dans une situation pire que la guenon du montreur de marionnettes – pensait le bon frère, pendant qu'il distribuait des bénédictions, à gauche et à droite, souriait, priait, laissant faire ces grands enfants.*
- *On vous souhaite la bienvenue, mon père – lui cria Juan de Solís, se moquant affectueusement.*
- *Plus que je voudrais ... Mais tout va bien ; ce*

*serait mieux si je connaissais deux mots de leur maudite ... de leur bénite langue ... Quelle occasion pour les endoctriner !*

A défaut de les connaître, il leur parla en castillan et les Indiens l'écoutaient, bouches bées, et semblaient le comprendre, tant ils étaient tombés sous le charme, dont ils ne s'échappaient qu'afin de se faire des gestes et se tordre comme des damnés.

Soit les signes de Montes, soit la perspicacité des Indiens, soit leur désir de se montrer amicaux, ou tout cela ensemble, firent donc en sorte que, le jour même et les jours suivants, les indigènes arrivèrent sur la plage avec des paniers de maïs, de cassaves, de patates, de noix de coco, de bananes, d'abondants et très savoureux fruits sylvestres, en grande partie si pas totalement inconnus des Espagnols, et avec quelque chose qui devait davantage leur plaire et leur sembler plus consistant : de nombreux oiseaux analogues à des poules, d'autres à des faisans et à des canards, quelques-uns semblables à la perdrix d'Europe ; du gibier, des tapirs et d'autres quadrupèdes, parce que cette forêt devait être une immense ferme naturelle avec des greniers démesurés et toute l'arche de Noé pour assouvir la faim humaine.

Fray Buenaventura avait, entretemps, satisfait son grand désir de célébrer une messe et, durant le séjour dans la baie, il la dit tous les matins,

ayant pour fidèles Solís, les pilotes, les officiers et l'équipage qui n'était pas de quart sur les navires. A la ferveur religieuse s'ajoutait chez eux l'émotion du souvenir de l'Espagne, de leurs familles, des amis, évoqués par la cérémonie dans ces terres sauvages. Les quarante ou cinquante hommes qui, avec Solís et les officiers, s'agenouillaient sur l'herbe, sous d'énormes arbres aux luxuriantes frondaisons, n'étaient qu'une poignée mais, à leurs yeux, dans leur imagination exaltée, ils étaient tout un peuple, tout un pays ... Fray Buenaventura, qui avait improvisé un autel avec quatre tables assemblées par le charpentier du bord, la couvrit d'une nappe blanche à dentelles et la décora avec les vases et ornements sacrés qu'il avait apportés à la demande du capitaine général. Et cette première messe *de campagne* fut solennelle, émouvante pour tous. Elle fut célébrée avec l'aide du grand Alarcón qui, enfant, avait appris ces matines et il fallait le voir porter fièrement, majestueusement, le missel d'un côté à l'autre, faire tinter la clochette, fournir les réponses liturgiques d'une voix sonore, prendre avec onction l'extrémité de la chasuble lorsque l'officiant se prosternait, verser dans le calice le contenu des burettes pour la consécration et, sur les doigts du prêtre, le petit filet d'eau pour l'ablution ... Mais les navigateurs ne pouvaient pas entendre la messe avec tout le recueillement souhaitable, à cause des spectateurs. Les Indiens, curieux et admiratifs,

rendaient peu à peu plus étroit le cercle qu'ils formaient au pourtour et, bien que timides, ils se rapprochaient le plus possible et il fallait les refouler afin qu'ils ne se mêlent pas de façon profane aux fidèles et ne perturbent leur attention. C'était un spectacle prodigieux pour eux que celui de cet homme, merveilleusement vêtu de blanc, rouge et or, qui murmurait des paroles ressemblant à des conjurations et faisait de grands gestes mystérieux. Ils ne reconnurent certes pas en lui le personnage brun qu'ils avaient tâté la veille. Il devait être un magicien d'un ordre très supérieur, plus riche et plus puissant que ceux de leur terre, et ce qu'il exécutait était, sans doute, une danse, très étrange, mais suffisamment lente et silencieuse à leur goût. Au bout du compte, ils ne perturbèrent pas outre mesure la solennité et ne parvinrent pas davantage à l'interrompre parce que, dans l'ignorance et la candeur de leurs esprits, la curiosité et la crainte suppléaient au respect qu'ils ne pouvaient pas encore éprouver. Et, halluciné par les apparences, le bon frère pensait :

- *Comme il sera facile de les amener dans le giron du Christ !*

Les hommes de Solís se croyaient au beau milieu du paradis : ils fraternisaient – et même plus, si le sexe le permettait – avec les indigènes, candides, bienveillants et enchantés jusqu'à l'extase par quelques verroteries, un béret rouge,

de la menue monnaie de deux maravédís, qu'ils considéraient comme autant de trésors, et ils seraient volontiers restés là à jamais. Montes, qu'une jeune fille avait pris pour disciple, connaissait déjà quelques mots de la langue qui, à ce que l'on constata ultérieurement, était parlée jusqu'à très loin de là.

Mais, alors qu'ils s'habituèrent aux douceurs de cette vie, au point de ne presque plus être conscients de la chaleur qui les oppressait, le capitaine général, ayant ses cales remplies et ses citernes pleines d'eau fraîche et cristalline, donna l'ordre de lever l'ancre et, par une journée torride, vers fin décembre 1515, les trois navires sortirent, l'un après l'autre, de la prodigieuse baie.

© 2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

### **Notes du traducteur (N.d.T.) :**

Araponga barbu, écouter CANTO DEL CAMPANERO HERRERO (Procnias averano) :

<https://www.youtube.com/watch?v=E0iETFEBNVU>

<http://www.goeear.com/files/external.swf?file=dc3c909>



<https://campanero1967.wordpress.com/2008/05/29/el-pajaro-campanero-de-san-esteban/>



« *Procnias averano* », illustration de Nicolas Huet le Jeune et Prêtre, in ***Nouveau recueil de planches coloriées d'oiseaux*** (1838)

<http://archive.org/stream/Nouveaurecueild3Temm#page/n85/mode/2up>

Oiseaux-mouches : Peinture de Ernst Haeckel parue dans ***Kunstformen der Natur*** den 1904 (planche 99).

**Cabo de San Agustín** (8° de latitud Sud) : [Cabo de Santo Agostinho](#), cabo de Consolación, o cabo de Santa María de la Consolación

[https://es.wikipedia.org/wiki/Cabo\\_de\\_Consolaci%C3%B3n](https://es.wikipedia.org/wiki/Cabo_de_Consolaci%C3%B3n)

TORIBIO MEDINA, José ; **Juan Díaz de Solís. Estudio histórico** ; Santiago de Chile, impreso en casa del autor ; 1897, CCCLII + 252 p. (segundo libro : documentos y bibliografía)

<http://booksnow1.scholarsportal.info/ebooks/oca9/32/juandazdesol100medi/juandazdesol100medi.pdf>

### III

*Breve noticia de la exploración del continente americano por los navegantes españoles, antes del viaje de Díaz de Solís en 1508.*

SUMARIO: Colón aborda el continente americano en 1498.—Alegria que esta noticia produce en España.—Los Reyes autorizan las expediciones á Indias.—Viaje de Alonso de Ojeda.—Id. de Per Alonso Niño y Cristóbal Guerra.—Id. de Vicente Yañez Pinzón.—Id. de Diego de Lepe.—Id. de Vélez de Mendoza.—Id. de Rodrigo de Bastidas.—Expediciones clandestinas.—Autorizaciones concedidas para colonizar en Indias.—Cuarto viaje de Colón.—Nueva exploración de Cristóbal Guerra.—Varias expediciones.—Segundo viaje de Ojeda.—Noticias cronológicas de los viajes realizados á Indias (nota).....

LXF

Peinture romantique du premier débarquement de Pedro Álvares **Cabral** sur l'île Vera Cruz (22 avril 1500). On peut l'apercevoir sur le rivage au centre debout devant les soldats en armes qui déploie une bannière de l'ordre du Christ :

[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Desembarque de Pedro %C3%81lvares Cabral em Porto Seguro em 1500 by Oscar Pereira da Silva \(1865%E2%80%931939\).jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Desembarque_de_Pedro_%C3%81lvares_Cabral_em_Porto_Seguro_em_1500_by_Oscar_Pereira_da_Silva_(1865%E2%80%931939).jpg)

En **rouge**, la route suivie par Cabral du Portugal vers l'Inde en 1500, et la route retour en **bleu**.

[Cabral\\_voyage.png](#) : [Lecen](#) (based on work created by [Castoro](#).)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Pedro %C3%81lvares Cabral#/media/File:Cabral\\_voyage\\_1500.svg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pedro_%C3%81lvares_Cabral#/media/File:Cabral_voyage_1500.svg)

Carte incluant, e. a., Cabral et Vespucci : Lobato, Mirta Zaida ; Juan Suriano; ***Nueva Historia Argentina. Atlas histórico*** ; Buenos Aires, Sudamericana; 2010.

<https://historiasocialeconomicaargentina.wordpress.com/2014/03/29/america-siglo-xvi-descubrimiento-y-conquista-de-espanoles-y-portugueses/>

Carte du *golfe de Paria* : NordNordWest, Lizenz: Creative Commons by-sa-3.0 de, CC BY-SA 3.0 de,

<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=41101645>



Carte des voyages de Alonso de Ojeda :

[https://commons.wikimedia.org/wiki/File%3AViajes\\_de\\_Alonso\\_de\\_Ojeda.PNG](https://commons.wikimedia.org/wiki/File%3AViajes_de_Alonso_de_Ojeda.PNG)



Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés (1478–1557), auteur *De l'histoire naturelle des Indes* (*General y Natural Historia de las Indias*), voir :

<https://www.wdl.org/fr/item/7331/>



Vasco Nuñez de BALBOA par Fred FUNCKEN :

<http://www.idesetautres.be/upload/19580917%20BALBOA%20FUNCKEN.zip>

Christophe COLOMB par Fred FUNCKEN :

<http://www.idesetautres.be/upload/19560530%20COLOMB%20FUNCKEN.zip>

Illustration par Fred FUNCKEN in « *L'Histoire du monde : la course aux épices* » (in *TINTIN* N°29, 16071958)

<http://www.idesetautres.be/upload/HISTOIRE%20MONDE%20SCHOONJANS%20FUNCKEN%20144.zip>